

La jeune fille se tient au bord de la falaise, les orteils recourbés au-dessus du précipice. Le gouffre obscur s'ouvre devant elle. Quelques cailloux qu'elle a délogés du pied basculent dans le vide, disparaissent dans les ténèbres sans fond. Il y avait quelque chose, jadis, sur cet emplacement, une tour ou peut-être un temple – la jeune fille ne se rappelle pas bien. Mais en plongeant le regard dans ce trou insondable, elle sait d'instinct que c'était un lieu important. Un lieu sûr.

Un sanctuaire.

Elle voudrait reculer, s'éloigner de l'abîme. C'est dangereux, de se balancer ainsi au bord du néant. Pourtant, elle est incapable du moindre mouvement. Elle est rivée au sol. Elle sent la roche bouger et s'effriter sous ses pieds. Devant elle, la fosse s'élargit. Bientôt, le rebord sur lequel elle se tient en équilibre cédera, et elle tombera, engloutie par les ténèbres.

Est-ce que ce serait vraiment si grave ?

La jeune fille a mal à la tête. C'est une sensation lointaine, comme si la douleur était à l'extérieur d'elle. Une pulsation sourde qui part du front, s'enroule autour des tempes puis descend le long de la mâchoire. Elle imagine sa tête comme un œuf sur le point de se fendiller, avec des fissures en étoile sur toute sa surface. Elle se frotte le visage des mains pour essayer de se concentrer.

Elle se rappelle vaguement que sa tête a percuté le sol, et qu'une force irrésistible la tenait par la cheville pour la projeter

encore et encore contre la roche implacable. Pourtant, c'est comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre. Tout comme la douleur, les souvenirs lui paraissent tellement loin.

Dans le noir, ce sera paisible. Elle n'aura pas à se remémorer les coups, la souffrance, ou encore tout ce qui aura été perdu dans ce gouffre sans fond. Elle pourra lâcher prise, une bonne fois pour toutes, il lui suffit de laisser ses pieds glisser par-dessus le rebord, et ce sera la chute.

Quelque chose la tire en arrière. Au fond d'elle-même, elle sait qu'elle ne devrait pas fuir la douleur. Elle devrait foncer droit sur elle. Il faut qu'elle continue à se battre.

Dans les ténèbres en dessous d'elle, elle aperçoit une étincelle bleu cobalt, une petite lueur solitaire. La jeune fille sent son cœur tressauter. Cette vision lui rappelle ce pour quoi elle s'est battue, ce qu'elle a voulu protéger, et pourquoi elle a si mal. Au début, ce n'est rien qu'une tête d'épingle, comme si elle contemplait une étoile perdue dans le ciel nocturne. Puis le reflet grandit et jaillit droit dans sa direction telle une comète. La jeune fille vacille au bord du gouffre.

Et voici qu'il flotte devant elle, auréolé de lumière, comme la dernière fois qu'elle l'a vu. Sa chevelure noire et bouclée est en pagaille, et il la fixe de ses yeux vert émeraude – exactement comme dans son souvenir. Il lui sourit, de ce sourire insouciant qu'elle connaît bien, et il lui tend la main.

« Tout va bien, Marina, dit-il. Tu n'as plus à te battre. »

Au son de sa voix, les muscles de la jeune fille se détendent et l'obscurité qui s'étend sous elle ne lui paraît plus aussi hostile. Elle laisse l'un de ses pieds pendre au-dessus du vide. La douleur sous son crâne diminue encore, s'éloigne.

« C'est bien, l'encourage-t-il. Viens me retrouver. »

Elle est sur le point de prendre sa main. Mais quelque chose cloche. Elle détourne le regard des yeux émeraude et du sourire, et elle aperçoit la cicatrice. Une large bande

de peau gonflée et violacée qui entoure le cou du jeune homme. Elle retire vivement la main et manque basculer dans le précipice.

« Ce n'est pas réel ! » hurle-t-elle, retrouvant enfin sa voix. Elle repose fermement les deux pieds sur la roche et recule du bord.

Elle observe le jeune homme aux cheveux bouclés, et elle voit son sourire vaciller. Une expression cruelle et mesquine apparaît sur son visage, et il ne ressemble plus à celui qu'elle a connu.

« Si ce n'est pas réel, pourquoi ne peux-tu pas te réveiller ? » demande-t-il.

Elle l'ignore. Elle est coincée là, au bord, dans cet entre-deux, avec le garçon aux cheveux noirs – elle l'aimait, autrefois, mais ce n'est pas vraiment lui. C'est l'homme qui l'a envoyée ici, qui l'a frappée si violemment et qui a détruit ce lieu auquel elle tenait. À présent il veut aussi profaner la mémoire de la jeune fille. Elle plante le regard dans celui de la créature.

« Oh, mais je vais me réveiller, espèce de salopard. Et alors je viendrai te régler ton compte. »

Un éclair traverse les yeux émeraude, et l'homme tente de prendre un air amusé ; mais elle voit bien qu'il est en colère. Son piège tordu n'a pas fonctionné.

« Tu aurais trouvé la paix, petite écervelée. Il aurait suffi que tu glisses dans les ténèbres. Je t'offrais ma miséricorde. » Il recule et sombre lentement dans l'abîme, l'abandonnant seule sur la falaise. Elle entend encore quelques mots : « Désormais, tout ce qui t'attend, c'est encore plus de souffrance.

— Je suis prête », répond-elle.

Le jeune garçon borgne est assis sans bouger, dans sa prison molletonnée. Il a les bras serrés autour de sa poitrine – pas par choix : ils sont entravés par une camisole de force.

Son œil unique fixe d'un air morne les murs blancs qui l'entourent. Tout est mou et capitonné. La porte n'a pas de poignée, il ne voit aucune issue possible. Le jeune homme a le nez qui lui démange. Il s'enfouit le visage dans son épaule pour le gratter.

Lorsqu'il relève les yeux, il y a une ombre sur le mur. Quelqu'un se tient derrière lui. Le jeune homme borgne a un mouvement de recul en sentant deux mains puissantes se poser sur ses épaules pour les serrer doucement. La voix grave résonne à son oreille.

« Je pourrais te pardonner, dit le visiteur. Tes échecs, ton insubordination. En un sens, c'était ma faute. Jamais je n'aurais dû t'envoyer auprès de ces gens, ni te demander d'infiltrer leur clan. Il est naturel que tu aies développé à leur égard un certain... attachement.

— Chef Bien-aimé, s'exclame le jeune borgne d'un air moqueur, tout en se débattant dans sa camisole. Tu es venu me sauver.

— C'est exact, acquiesce l'autre avec une fierté paternelle, choisissant de ne pas s'offusquer du ton sarcastique du garçon. Tout pourrait redevenir comme avant. Comme je te l'ai toujours promis. Nous pourrions dominer ensemble. Regarde ce qu'ils t'ont fait, comment ils te traitent. Quelqu'un d'aussi puissant que toi, qui se laisse enfermer ainsi comme un vulgaire animal...

— Je me suis endormi, c'est ça ? demande le jeune homme d'un ton impassible. Ce n'est qu'un rêve.

— Oui. Mais notre réconciliation, elle, sera on ne peut plus réelle. » Les énormes mains quittent les épaules du garçon et se mettent à dénouer la camisole. « Je ne demande en échange qu'une toute petite chose. En gage de ta loyauté. Dis-moi seulement où je peux les trouver. Où je peux te trouver. Mon peuple – notre peuple – y sera avant même que tu te réveilles. Pour te libérer et te rendre ton honneur. »

Le jeune homme n'écoute pas vraiment la proposition de l'homme. Il sent la camisole se desserrer un peu plus à chaque boucle qui cède. Il doit se concentrer pour se rappeler qu'il s'agit d'un rêve. « Tu m'as repoussé comme un détrit, lance-t-il. Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ?

— J'ai fini par comprendre que c'était une erreur », admet l'homme entre ses dents. C'est la première fois que le jeune homme l'entend s'excuser. « Tu es mon bras droit. Tu es fort. »

Le borgne lâche un ricanement. Il sait que c'est un mensonge. L'homme est venu parce qu'il le croit faible. C'est de la manipulation. Il sonde ses fragilités.

Mais ce n'est qu'un rêve. Celui du garçon. Ce qui signifie que c'est lui qui dicte les règles.

« Que dis-tu ? demande l'homme en soufflant son haleine brûlante dans l'oreille du prisonnier. Où t'ont-ils emmené ?

— Je ne sais pas », répond-il avec sincérité, car il ignore où se trouve cette cellule capitonnée. Les autres ont bien pris garde de le lui cacher. « Quant à notre... Comment dis-tu, déjà ? Notre réconciliation ? J'ai une contre-proposition à te faire, vieillard. »

En pensée, il imagine son arme favorite, la lame redoutable comme une aiguille qu'il porte attachée à l'intérieur de l'avant-bras, et elle se matérialise comme par magie. Il la fait surgir de son fourreau, transperce le tissu de la camisole et fait volte-face pour planter la pointe droit dans le cœur de l'homme.

Mais ce dernier a déjà disparu. Le garçon pousse un grognement amer, déçu d'avoir manqué cet instant de satisfaction. Il prend le temps d'étirer les bras. À son réveil, il se trouvera exactement au même endroit, mais il sera de nouveau entravé. La cellule sécurisée ne le dérange pas : elle est confortable, et il n'y a personne pour l'ennuyer. Il se dit qu'il pourrait y rester un petit moment, pour réfléchir et se ressaisir.

Toutefois, dès qu'il sera prêt, il n'hésitera pas à foncer, et il trouvera un moyen de s'échapper.

C'est le début de l'hiver, le jeune garçon traverse un terrain de football. L'herbe brunie et desséchée craque sous ses pieds. Les gradins métalliques à sa droite et à sa gauche sont déserts. L'air sent le feu, et une rafale vient lui souffler de la cendre sur les joues.

Il lève les yeux vers le panneau d'affichage des scores suspendu au-dessus de sa tête. Les ampoules orange clignotent, comme si le courant électrique allait et venait.

Au-delà, il aperçoit l'école, ou du moins ce qu'il en reste. Le toit s'est effondré, pulvérisé par un missile. Toutes les vitres ont éclaté. Sur le terrain, devant lui, gisent deux bureaux éventrés, projetés là par la force inouïe qui a dévasté les bâtiments. Avec leurs panneaux en plastique plantés dans le sol, ils ressemblent à des pierres tombales.

Il le voit, à l'horizon, qui plane sur la ville. Le vaisseau amiral. Il rôde au-dessus des toits comme un gigantesque scarabée.

Le garçon se sent résigné. Il s'est forgé de bons souvenirs ici, dans ce lycée, dans cette ville. Il y a été heureux, pendant un temps, avant que tout ne vire au cauchemar. Peu importe ce qui arrivera à ce lieu, désormais.

En baissant les yeux, il se rend compte qu'il tient à la main une page déchirée dans un album de l'école. Sa photo à elle. Elle a les cheveux blonds et raides, des pommettes parfaites, et des yeux bleus incroyables. Et ce sourire qui invite au rire et à la complicité. Le jeune homme la contemple, le souvenir de ce qui est arrivé lui noue le ventre.

« Ça aurait pu se passer autrement. »

Le garçon fait volte-face. La voix est paisible et mélodique, en décalage complet avec le décor calciné. Un homme traverse le terrain dans sa direction. Il est habillé de manière simple, veste marron par-dessus un pull, pantalon kaki et

mocassins. Ce pourrait être un prof de maths, s'il n'avait pas cette posture impériale.

« Qui êtes-vous ? » lance le garçon, alarmé.

L'homme s'immobilise à quelques mètres de lui. Il lève les mains, d'un air de dire qu'il ne veut pas d'ennuis. « C'est mon vaisseau, là-haut », répond-il d'un ton calme.

Le jeune homme serre les poings. Cet homme ne ressemble pas au monstre qu'il a aperçu au Mexique ; pourtant ici, dans ce rêve, le garçon sait qu'il dit vrai.

Alors il charge. Combien de fois a-t-il piqué un sprint, sur ce terrain même, pour foncer sur l'équipe adverse ? La montée d'adrénaline lui redonne du courage. Il frappe l'homme, un coup de poing puissant dans la mâchoire droite, avant de le percuter violemment de l'épaule.

L'homme s'effondre et reste allongé à terre. Le garçon se plante à côté de lui d'un air menaçant, un poing serré, de l'autre tenant toujours la photo. Il ne sait pas quoi faire. Il s'attendait à plus de résistance.

« Je l'ai mérité, dit l'homme en le dévisageant, l'œil humide. Je sais ce qui est arrivé à ton amie, et je... je suis désolé. »

Le garçon recule d'un pas. « Vous... vous l'avez tuée. Et vous êtes désolé ?

— Je n'en ai jamais eu l'intention ! objecte l'homme d'un ton suppliant. Ce n'est pas moi qui l'ai exposée au danger. Mais quoi qu'il en soit, je suis désolé qu'elle ait été blessée.

— Tuée, corrige le garçon dans un souffle. Pas blessée. Tuée.

— Nous avons deux définitions bien différentes de la mort, toi et moi. »

Soudain, le jeune homme est tout ouïe. « Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Toute cette laideur, toute cette souffrance ne dureront que si on s'obstine à se battre. Ce n'est pas mon projet. Ce n'est pas ce que je veux, poursuit l'homme. As-tu jamais pris

le temps de réfléchir à mes intentions ? T'es-tu jamais dit qu'elles n'étaient peut-être pas si mauvaises ? »

Il n'a même pas essayé de se relever, alors le garçon se sent en position de supériorité. Cette sensation lui plaît. C'est alors qu'il voit l'herbe se métamorphoser : elle revient à la vie, et un halo vert émeraude s'étend tout autour de l'homme allongé. Le garçon a l'impression que même le soleil brille un peu plus fort.

« Ce que je veux, c'est que nos vies – nos vies à tous – deviennent meilleures. Je veux que nous dépassions ces malentendus mesquins. Je suis avant tout un savant, qui a passé sa vie entière à étudier les miracles de l'univers. Ils t'ont forcément raconté mon histoire. Ce ne sont pratiquement que des mensonges ; en revanche, il est vrai que je vis depuis des siècles. Qu'est la mort, pour un homme tel que moi ? Rien de plus qu'un désagrément passager. »

Sans s'en rendre compte, le garçon s'est mis à frotter nerveusement le morceau de papier entre ses doigts. Du pouce, il frôle la mâchoire de la jeune fille. L'homme sourit et désigne la photo d'un mouvement de la tête.

« Pourquoi... pourquoi je vous ferais confiance ? balbutie le garçon en deuil.

— Il suffit que nous arrêtons de nous battre et que tu m'écoutes, et alors tu verras. » Il a l'air tellement sincère. « Nous serons tous en paix. Et tu pourras la récupérer.

— La récupérer ? s'exclame le garçon, abasourdi, le cœur gonflé d'un espoir fou.

— Je peux te la rendre, promet l'homme. Ce pouvoir qui a ramené ton amie Ella à la vie est désormais mien. Je ne veux plus me battre, mon jeune ami. Laisse-moi te la ramener. Laisse-moi leur montrer à tous combien j'ai changé. »

Le garçon baisse les yeux vers la photo. Dans sa main, elle se met à bouger ; la jeune fille blonde frappe des poings contre le cadre, comme s'il s'agissait d'un mur de verre der-

rière lequel elle était enfermée. Il arrive à lire sur ses lèvres. Elle le supplie de venir à son secours.

L'homme tend la main pour que le garçon l'aide à se relever. « Qu'en dis-tu ? Si nous mettions fin à tout cela, ensemble ? »

CHAPITRE 1

Cette pièce me rappelle le genre d'endroits où l'on s'arrêtait, avec Henri, au tout début. Des vieux motels en bord de route, que les propriétaires n'avaient pas rénovés depuis les années 1970 : murs lambrissés, moquette à longues mèches vert olive, matelas dur qui sent le moisi. Il y a une commode dans un coin, dont les tiroirs sont remplis de vêtements divers pour homme ou femme de différentes tailles, tous ordinaires et démodés. Il n'y a pas de télé, mais un radoréveil antique, avec les gros chiffres des minutes qui tournent avec un bruit sec.

4:33.

4:34.

4:35.

Je suis assis là, à écouter passer le temps, au Bed & Breakfast de Patience Creek. Je fixe des yeux le tableau accroché au mur face au lit, qui représente une fenêtre. Il n'y a pas de vraies fenêtres, vu que la chambre est située en sous-sol, alors j'imagine que l'architecte a fait de son mieux. La fausse fenêtre donne sur un paysage éclatant et ensoleillé, avec de hautes herbes vertes se balançant dans la brise et la silhouette d'une femme retenant son chapeau d'une main.

Je ne sais pas pourquoi ils ont aménagé la pièce ainsi. Peut-être pour lui donner un air de normalité. Si c'est le cas, c'est totalement raté. Le décor ne fait que renforcer les

émotions toxiques que l'on s'attendrait à ressentir, seul dans un motel louche – solitude, désespoir et sentiment d'échec.

Ce que j'éprouve en ce moment même, pour résumer.

Mais cette chambre a quelque chose que n'ont pas les taudis de bord d'autoroute. Parce que ce tableau au mur, il coulisse, et derrière apparaît une série de moniteurs diffusant toutes les vidéos de surveillance du Bed & Breakfast de Patience Creek. Il y a une caméra pointée sur la porte de la cabane vieillotte posée à la surface de cette base tentaculaire et souterraine, une autre sur le champ désespérément plat au sol bien tassé et à l'herbe impeccablement tondue, qui par un heureux hasard a les dimensions exactes d'un terrain d'atterrissage pour un avion de taille moyenne. Sans compter les dizaines d'instruments de surveillance répartis sur la propriété et en sous-sol. Cet endroit a été conçu par de grands paranoïaques redoutant une invasion potentielle, un scénario du genre fin du monde. Sauf qu'ils s'attendaient à voir débarquer des Russes, pas des Mogadoriens. Quoi qu'il en soit, leur paranoïa a payé.

Car en dessous de cet innocent motel situé à une quarantaine de kilomètres de Détroit, non loin du lac Érié, on trouve quatre niveaux souterrains classés top secret – au point qu'ils ont pratiquement été oubliés. Au départ, la base de Patience Creek a été construite par la CIA, pendant la guerre froide, comme point de repli pour survivre à un hiver nucléaire. Depuis vingt-cinq ans, elle avait sombré dans l'abandon et, à en croire nos hôtes du gouvernement américain, tous ceux qui en connaissaient l'existence sont ou bien morts, ou bien à la retraite, ce qui signifie que personne n'a pu vendre la mèche aux ProMogs. Heureusement pour nous, un général du nom de Clarence Lawson a repris du service lorsque les vaisseaux de guerre sont apparus, et c'est lui qui s'est souvenu de cet endroit.

Le président des États-Unis et ce qui reste des chefs d'état-major des armées ne sont pas ici : ils sont reclus en lieu sûr, sans doute dans une structure mobile dont ils refusent de divulguer la localisation, même à leurs alliés extraterrestres. Un des multiples conseillers du président a dû décider qu'il était dangereux pour lui de nous côtoyer, si bien qu'on se retrouve cloîtrés ici avec le général Lawson, qui ne rend des comptes qu'au président. Quand nous avons discuté, ce dernier m'a affirmé qu'il souhaitait qu'on travaille ensemble, et qu'on pouvait compter sur son soutien total contre Setrákus Ra.

Il a dit tout un tas de choses, en fait. Les détails sont un peu embrouillés, dans ma mémoire. Lors de cette conversation, j'étais en état de choc et je n'écoutais pas vraiment. Il avait l'air sympa, cela dit.

Tout ce que je veux, c'est qu'on en finisse.

Je n'ai pas dormi depuis... eh bien, je ne sais pas trop. Je sens bien qu'il faudrait que j'essaie de me reposer, mais dès que je ferme les paupières, je vois le visage de Sarah. Je la revois, au premier jour, à l'école de Paradise, se cachant derrière son appareil photo puis souriant en me tirant le portrait. Ensuite mon imagination prend le dessus, et je me représente sa jolie frimousse, pâle et ensanglantée, sans vie, telle qu'elle doit être aujourd'hui. Je n'arrive pas à me débarrasser de cette image. Je rouvre les yeux et j'ai le ventre qui se noue si violemment que je dois me plier en deux pour faire passer la douleur.

Alors je reste éveillé. Depuis des heures, seul dans cet étrange endroit, j'essaie d'atteindre le point d'épuisement qui me fera tomber comme... comme un mort.

L'entraînement. C'est mon seul espoir.

Assis sur le lit, je me regarde dans le miroir accroché au-dessus de la commode. J'ai les cheveux un peu trop longs, et des cernes sombres sous les yeux. Tout ça n'a plus d'importance. Je scrute mon reflet...

Et brusquement, je disparaissais.

Puis je réapparais. J'inspire à fond.

Je me rends de nouveau invisible. Cette fois-ci, je tiens un peu plus longtemps. Autant que je peux. Je contemple le miroir vierge, là où mon corps devrait se refléter, et j'écoute les chiffres en papier défiler en cliquetant.

Grâce au Ximic, je devrais être capable de copier tous les Dons que j'ai rencontrés. Il faut juste que j'apprenne à le manier, ce qui n'est déjà pas évident quand les Dons se manifestent d'eux-mêmes. La guérison de Marina, l'invisibilité de Six, le regard pétrifiant de Daniela – voilà ceux que j'ai déjà réussi à imiter. Je vais continuer à progresser, en apprendre le plus possible. Je vais m'entraîner jusqu'à ce que ces nouveaux Dons me viennent aussi naturellement que mon Lumen.

Tout ce pouvoir, et un seul objectif.

La destruction de tous les Mogadoriens sur la Terre. En commençant par Setrákus Ra, s'il est encore en vie. Six pense qu'elle l'a peut-être tué, au Mexique, mais je n'y croirai que lorsque les Mogadoriens se rendront, ou quand je contemplerai son cadavre. Une partie de moi espère qu'il est toujours vivant, et que je serai celui qui éliminera ce salopard.

Comment ai-je pu croire que tout allait bien se terminer ? Quel naïf j'ai fait.

Pittacus Lore, le dernier, celui dont on a retrouvé le corps dans le bunker de Malcolm Goode, lui avait le Ximic, mais il n'est pas allé assez loin. Il n'a pu empêcher l'invasion de Lorien par les Mogadoriens. Et lorsqu'il a eu l'occasion de tuer Setrákus Ra, il y a des siècles, il n'y est pas arrivé non plus.

L'histoire ne se répétera pas.

J'entends des pas dans le couloir. Ils s'arrêtent pile devant ma chambre.

La porte est blindée et ils ont beau discuter à voix basse, grâce à mon ouïe hyperdéveloppée, j'entends tout ce que se disent Sam et Daniela.

« On devrait peut-être le laisser se reposer », suggère cette dernière. Je n'ai pas l'habitude de l'entendre parler avec autant de douceur. En général, elle est plutôt du genre fonceuse et sarcastique. En quelques jours, elle a complètement abandonné son ancienne vie pour se rallier à notre cause. Même si elle n'avait pas beaucoup le choix, sachant que les Mogs avaient réduit à néant l'ancienne vie en question.

Elle n'est pas le seul humain à avoir rejoint notre combat.

« Tu ne le connais pas. Il n'y a aucune chance qu'il soit en train de dormir », objecte Sam d'une voix rauque.

Assis dans cette chambre qui sent le renfermé, j'ai eu le temps de réfléchir au passé, et à tous les dégâts que j'avais causés. Et de me poser des questions : en quoi la vie de Sam aurait-elle été différente, si Henri et moi avions choisi de nous installer à Cleveland ou à Akron, plutôt qu'à Paradise ? Aurait-il tout de même développé des Dons ? Ce qui est certain, c'est que, sans lui, je serais mal en point, peut-être même mort.

Mais Sarah serait encore en vie, elle, si on ne s'était jamais rencontrés.

« Euh, OK, je ne dis pas qu'il est en train de faire une bonne nuit. Ce gars est un super-héros extraterrestre ; si ça se trouve, il dort trois heures par nuit, suspendu au plafond par les pieds, rétorque Daniela.

— Il dort exactement comme nous.

— Peu importe. Ce que je veux dire, c'est qu'il a peut-être besoin qu'on lui lâche un peu la bride, tu vois ? Histoire d'évacuer toute cette merde ? Et il reviendra vers nous quand il sera prêt. Quand il...

— Non. Il voudrait connaître la vérité », tranche Sam avant de frapper doucement à ma porte.

D'un bond, je saute du lit pour aller ouvrir. Évidemment, Sam a raison, à mon sujet. Quoi qu'il arrive, je veux savoir. Je veux une diversion. Je veux que ça bouge, et aller de l'avant.

Lorsque j'ouvre la porte, Sam cligne les yeux en regardant à travers moi. « John ? »

Il me faut une seconde pour me rappeler que je suis toujours invisible. Je réapparais brusquement en face d'eux, et Daniela recule en trébuchant. « La vache. »

Quant à Sam, il hausse à peine un sourcil. Il a les yeux rougis. Il a l'air trop éreinté pour être surpris.

« Désolé, je lance. Je travaillais mon invisibilité.

— Les autres sont à environ dix minutes, m'annonce Sam. Je savais que tu voudrais être là, à leur atterrissage. »

Je hoche la tête et referme la porte derrière moi.

Sitôt que je suis hors de ma chambre, l'illusion d'être dans un motel s'évanouit. Le couloir, qui ressemble plutôt à un tunnel, est blanc et austère du sol au plafond, éclairé à l'halogène. Ça me rappelle les souterrains d'Ashwood, sauf que cette base-ci a été construite par des humains.

« J'ai un magnétoscope, dans ma chambre », dit Daniela pour faire la conversation, tandis que nous empruntons un deuxième couloir identique dans ce dédale. Voyant que ni Sam ni moi ne réagissons, elle insiste : « Vous en avez aussi ? C'est barjo, non ? Ça fait des années que j'avais plus vu ce genre de matos. »

Sam me jette un regard avant de répondre. « J'ai trouvé un Game Boy planqué sous mon matelas.

— Sans déconner ? On échange ?

— Il n'a plus de piles.

— Pas grave. »

Je perçois le bourdonnement lointain des générateurs, le vrombissement des outils et les grognements des hommes au travail. L'inconvénient principal à être tellement top secret, c'est que Patience Creek n'est pas vraiment doté de matériel à

la pointe du progrès. Pour des raisons de sécurité, le général Lawson a décidé de lancer une opération de démantèlement massif. Vu les événements actuels, ils n'ont pas exactement le temps de faire appel à des entrepreneurs civils. C'est donc une centaine d'ingénieurs militaires qui travaillent en continu pour mettre toute l'installation à jour. À notre arrivée, la nuit dernière, Malcolm, le père de Sam, était déjà là, à aider une équipe d'électriciens à monter une partie du matériel mog récupéré à Ashwood. Aux yeux de l'armée, Malcolm est un consultant spécialisé dans la question extraterrestre.

La conversation entre Sam et Daniela ne rebondit pas, et je comprends rapidement que c'est à cause de moi. Je regarde droit devant moi, sans un mot, l'air impassible. Ils ne savent plus comment m'aborder.

« John, je... » Sam pose la main sur mon épaule, et je sens qu'il va parler de Sarah. Je sais que ce qui lui est arrivé lui a fait beaucoup de mal, à lui aussi. Ils avaient grandi ensemble. Mais je ne veux pas avoir cette conversation maintenant. Je ne veux pas céder au chagrin avant que tout soit terminé.

Je me force à sourire. « Ils t'ont donné des cassettes, pour ce magnéto ? je demande à Daniela, changeant maladroitement de sujet.

— *Les Superstars du Catch III*, répond-elle avec une grimace.

— Bon sang, génial. Je passerai te l'emprunter plus tard, Danny », lance Neuf en émergeant tout sourire de l'un des couloirs.

De nous tous, c'est Neuf qui a l'air le plus reposé. Il ne s'est pourtant écoulé que vingt-quatre heures à peine, depuis son combat à mort contre Cinq, aux quatre coins de New York. J'ai soigné ce grand nigaud sur place, et visiblement sa vigueur surhumaine a fait le reste. Il nous salue Sam et moi d'une grande tape dans le dos avant de se joindre

à notre procession. Évidemment, Neuf fait comme si tout allait comme sur des roulettes et, franchement, je préfère ça.

Au passage, je jette un œil dans le couloir d'où il a surgi. J'aperçois quatre soldats lourdement armés qui montent la garde.

« Tout est en ordre ? je demande à Neuf.

— Ouais, Johnny. Ils ont des cellules assez mortelles, dans ce trou, y compris une toute capitonnée, du sol au plafond. Ils y ont mis le Grassouillet, attaché à des coussins et bien au chaud dans une camisole ; alors, crois-moi, il n'ira nulle part.

— Bien », commente Sam.

J'acquiesce d'un mouvement de la tête. Cinq est un psychopathe total, qui mérite d'être enfermé. Mais si je veux faire preuve de réalisme, une chose est claire : l'objectif étant de gagner cette guerre, on ne pourra pas se permettre de le garder derrière les barreaux très longtemps.

On tourne au bout du couloir, et on se retrouve face à l'ascenseur. Au plafond, les ampoules halogènes bourdonnent bruyamment, et je remarque que Sam se pince l'arête du nez.

« Bon sang, qu'est-ce que le duplex me manque, Neuf. C'est la seule planque qu'on ait eue où l'éclairage ne bouillait pas les yeux.

— Ouais, à moi aussi il me manque, renchérit Neuf avec une pointe de nostalgie dans la voix.

— Cet endroit me file déjà une grosse migraine. Ils auraient dû nous donner des variateurs d'intensité, avec les magnétoscopes. »

Un grésillement électrique résonne au-dessus de nos têtes, et l'une des ampoules se met à clignoter avant de s'éteindre pour de bon. Soudain, l'éclairage du couloir est nettement plus supportable. À part moi, tout le monde s'immobilise, le nez en l'air.

« Eh bien, voilà ce que j'appelle le *timing* parfait, lance Daniela.

— C'est bien mieux comme ça, pas vrai ? » répond Sam en soupirant.

J'appuie sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Les trois autres se réunissent derrière moi.

« Donc, ils vont, euh... la ramener ici ? demande Neuf à voix basse, avec tout le tact possible.

— Oui. » J'imagine le vaisseau loric en train de descendre vers Patience Creek avec à son bord nos amis et alliés, et l'amour perdu de ma vie.

« C'est bien, commente Neuf avant de tousser d'un air penaud. Enfin non, pas bien du tout. Mais comme ça, on pourra... euh, dire au revoir.

— On a pigé, Neuf, l'interrompt Sam avec douceur. John a compris ce que tu voulais dire. »

Je confirme d'un hochement de tête, préférant le silence. Mais quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant nous, tout se déverse. « C'est la dernière fois, j'annonce sans me retourner vers les autres. Je n'en peux plus, de dire adieu aux gens qu'on aime. Fini, les bons sentiments. Fini, le chagrin. À partir d'aujourd'hui, on tue jusqu'à la victoire. »